



**HAL**  
open science

## On n'est pas là pour voir le défilé!

Serge Chaumier

► **To cite this version:**

| Serge Chaumier. On n'est pas là pour voir le défilé!. Stradda, 2008, 7, pp.4-5. hal-00480695

**HAL Id: hal-00480695**

**<https://hal.science/hal-00480695>**

Submitted on 4 May 2010

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Quand les arts de la rue font remonter leur filiation aux fêtes foraines, c'est au risque de produire des marchands de rêves, voire de divertissements. On peut « sortir de l'alcôve », aller au devant d'un public populaire sans renoncer à l'esprit, ni à « l'essence du drame ».

## On n'est pas là pour voir le défilé

**Serge Chaumier**

Professeur d'université, chercheur, auteur d'ouvrages sur la politique muséale française et sur le couple. Dans *Arts de la rue : la faute à Rousseau* (L'Harmattan), il dévoile la face cachée d'un genre artistique qui privilégie l'événementiel à la démocratisation culturelle.

Les arts de la rue sont issus d'un formidable élan de générosité qui a voulu dépoussiérer les vieilles allégeances et vivifier une fraternité en faisant « sortir le théâtre de l'alcôve », pour citer Firmin Gémier, en le faisant descendre dans la rue. Cette ambition a une histoire, déjà présente chez Dasté, et surtout chez Copeau, elle a été théorisée par Romain Rolland. C'est dire qu'elle s'incarne depuis l'aube de la décentralisation théâtrale, source insuffisamment mise en avant au profit d'une filiation plus suspecte qui revendique le théâtre de foires, les saltimbanques et

la fête foraine. Or cette veine, si elle peut apporter d'utiles ressources d'inspiration à l'artiste, est néanmoins inscrite dans ce que l'on peut percevoir, si l'on ne craint pas le néologisme, comme caractéristique des premières formes d'industries culturelles. Si bien que ceux qui font office de rebelles et de contestataires du système en viennent à prendre pour modèle des héritages qui ont plus à voir avec le commerce qu'avec l'exigence artistique. Dès lors, est-ce vraiment un hasard si ce chemin conduit à ce que d'aucuns déplorent aujourd'hui : un secteur trop en prise avec les règles du marché, la

## « Le carnaval, la parade comme la démarche artistique la plus exigeante sont placés sur la même ligne des offres possibles et dignes de respect, voire de financements. »

commercialisation des spectacles comme produits, ceci dans un vaste système concurrentiel en proie aux dérives vers l'animatoire ? Le ver n'était-il pas dans le fruit à partir du moment où l'on revendique des origines davantage liées aux marchands de rêves qu'aux producteurs d'esprit, pour reprendre la belle métaphore d'André Malraux ?

### Amuser le bon peuple

Si les pères de la décentralisation se sont élevés contre le théâtre bourgeois, façon agréable d'occuper les soirées, en affirmant que le théâtre avait d'autres ambitions artistiques, les tenants du théâtre de rue ont un peu trop oublié que ces pères rejetaient tout autant les boîtes à théâtre des marchands de divertissements, destinées à amuser le bon peuple. Car, comme Jacques Rancière le rappelle, au XIX<sup>e</sup> siècle, le peuple va au théâtre, il ne le déserte pas encore. Cependant, il se contente d'offres de piètre qualité. C'est donc sur les deux fronts que vont combattre ceux qui prônent une revitalisation du théâtre, et qui vont susciter ce que l'on nommera plus tard une volonté de démocratisation culturelle. S'il convient d'apporter la culture au peuple, ce n'est pas pour le distraire et lui permettre de passer un bon moment, mais pour affermir un sentiment moral et pour fortifier une conscience nouvelle. C'est d'abord un outil d'émancipation pour l'individu. Sur ces pas, certains vont descendre dans la rue, pour offrir le meilleur à ceux qui en sont éloignés, non pour divertir, mais pour inviter à une vie différente. Parce que l'art et la culture ne sont, alors, pas vides de sens, mais porteurs de potentialités pour que l'individu s'appartienne mieux.

### La surenchère du spectaculaire

Que reste-t-il de ces démarches à l'heure où un vaste amalgame semble les avoir noyées dans une entreprise de récupération généralisée ? Ceux qui se croyaient porteurs du ferment subversif se réveillent frères de route des marchands d'illusions et tous sont sollicités pour animer les centres-villes de collectivités soucieuses de leur image sur le marché des biens touristiques. La volonté de valoriser les restes de la culture populaire conduit à refuser toute idée de tri et à amalgamer toutes les expressions dans une égale reconnaissance. Le carnaval, la parade comme la démarche artistique la plus exigeante sont placés sur la même ligne des offres possibles et dignes de respect, voire de financements. Mais à ce jeu, ce qui est le plus populaire, et par conséquent le plus facile d'accès, risque fort

de tirer son épingle du jeu. À la fois préféré des publics auxquels le goût de l'effort n'est plus rendu désirable et des collectivités qui y trouvent moins de subversion, le secteur de la rue vacille dans la surenchère du spectaculaire, du divertissant et du ludique. Toutes formes qui ne sont pas méprisables tant qu'elles ne se suffisent pas à elles-mêmes. Sinon, ce sont les rouages des jeux et du cirque qui se réinstaurent pour compenser l'absence de pain ou d'éveil de l'esprit critique.

« Il ne faudrait pas que le théâtre, même orienté par une mystique, prit exemple sur ces déploiements spectaculaires qui débordent sa capacité. Il faudrait se garder de confondre ce qui est du domaine de la parade, du défilé, de la fête, avec ce qui est l'essence du drame », avertit Jacques Copeau. Pour le dire vite ici, deux lignées sont identifiables que Jean Caune a clairement décrites. L'une qualifiée de métaphysique de la transparence et de l'expressivité qui remonte à Rousseau et qui valorise la fête, l'épanouissement et la participation, fortement inscrite dans les références des arts de la rue, et l'autre qui entend assumer l'émancipation de l'individu par l'élaboration d'une acculturation partagée. La rationalité prend alors le pas sur le relationnel. La première trouve son sens dans la communauté, la seconde dans l'affirmation d'une singularité. Les deux voies sont porteuses d'une forme de spiritualité, mais leurs conséquences sont diamétralement opposées. Là triomphe plutôt l'image et le spectaculaire, les sensations alors que préside ici le texte et l'émotion. Deux formes que l'on a d'ailleurs pu voir opposées récemment dans les colonnes du *Monde* sous la plume de Florence Dupont et dans la réponse salutaire de Denis Guénoun.

### Les loisirs et l'utopie

Les arts de la rue sont emblématiques d'une situation confuse à laquelle se confronte l'ensemble du secteur culturel, encore hésitant entre des utopies de partage et d'émancipation et une vaste entreprise de marchandisation des loisirs. Qui peut avoir le courage aujourd'hui de relire cette sentence de Jean Vilar, d'en comprendre les sources et d'en appliquer les remèdes ? « En bref, il s'agit pour commencer de vouloir bien considérer le théâtre non plus comme une exploitation commerciale, mais comme une religion de l'homme. D'éloigner du temple tous ceux qui pendant des années n'en ont été que les marchands. De vouloir bien admettre que le charme du théâtre ne ressort pas de la distraction, mais de la croyance. Et ceci admis, d'éliminer, avec le sourire de Saint-Just, tout ce qui est bas, bête ou adroit. » ● SERGE CHAUMIER



Un ancien théâtre aux armées des troupes belges en Allemagne après la Deuxième Guerre mondiale

© ROSTA MOERKENS